

Tahar Djaout

Poèmes

L'ÉTREINTE DU SABLIER

errant au pas doux comme l'eau,
que ton chemin soit de plaine pour arriver jusqu'à nous.
nos cités ceintes te sont offertes
en leurs apparats d'argile.

toutes nos richesses : thé, sel et kif,
pour river ton pas à nos ksours,
toutes nos richesses pour goûter
ta langue qui narre neiges et légumes,
ta parole qui conforte
nos cœurs nourris d'amulettes
et de ce rêve de source qui dissipe les angoisses.

nous te conjurons, l'errant
— la main toujours posée sur ton bâton —,
nous te conjurons — alors que dehors la chaleur ossifie les arbres —
de goûter la douceur des seuils franchis.

les tisons de midi brandis !
c'est vrai que rien n'existe sous le soleil que cette morsure-là.
voici que le pas vacille devant les osselets des regs,
voici que le matin triomphant a muré l'eau illusoire du ciel,
voici que la lame se fait acérée sur toutes ces ombres qui seront tranchées.
ah, que la mort est proche de nos gorges !
il n'y a d'audible que
ce grincement d'huis quand midi rassemble ses battants et ferme le monde
sur son brasier.

le départ hèle ton sang.
tu es dans la fournaise et ne résistes pas,
ta vigueur s'abroge dans la sentence dure des sables,
tu entres dans la distance fuyante où rien
n'est assuré d'éternité.

nous trouverons un jour
sur le sable ton pas d'homme
marié au sabot des chamelles.

PIERRES

rem-
parts
et leur alphabet dispersé
sur sable et vagues désunis.

vents.
les eaux dénudent la roche
où s'entortillait le glyphe.

le temps passe,
l'argile durcit
sur le squelette de l'azerolier.

maintenant,
une grive dans le camp de juba.

stèle
couchée sous l'heure médiane
et les morsures du reflux.

genêts,
cistes
mangent les thermes.

puis,
la mer

pour tout laver.

(T)RACE D'ERG
(esquisse d'une fable à deux lieux)

à l'aube,
ils trouvèrent tout chamboulé.

l'onagre dit :
pourquoi accuser les furoncles
qui jonchent ta peau moisie
— tu as déjà des écailles sur les mains et les fesses —
alors qu'il y a aussi toutes ces bâtisses
qui te voilent le soleil ?

la surface de mon erg n'est plus ce qu'elle était ;
hôtels de tentes, motels et dunes climatisées.
où fourrer mon galop assoiffé d'espace vierge
et de poussière non polluée ?
ferrailles, terre-pleins et carcasses bétonnées.
horizon bouché.
je ne regarderai plus l'arc-en-ciel s'iriser de travers
et cet ébrouement de cincte
tel dieu pris dans ses rets.

venez, architectes de vents et de désirs,
redresser le ciel pris de vertige ;
accourez et que le maître des gaz rares
— comblés vos rêves de stratosphère —
vous dispense sa manne de néon.

le dromadaire énumère :

fantasia de tiznit,
danseurs de biskra,
antinéa (tin-hinan),
désert de le clézio,
la goutte d'or de tournier,
venez à hammam-meskoutine,
arabe chassant au faucon,
les sarrazins déguisés en diables
effraient l'armée de charlemagne.

ET
LE
PEUPLE
OPÈRE
EN
MARGE.

l'onagre :

nous voulions conquérir l'espace nécessaire à vos ébats
et à vos rêves sans frontières.
après le fer croisé,
le cours d'eau domestiqué,
après le rire cristallin du poète bisexué,
l'ovation des adolescents aux jambes belles,
la gloire des sexes clairs comme des lunes,
redeviendrons-nous un pays d'interdits ?

le dromadaire rêveasse :

ah, couper les digues
qui m'empêchent d'aller m'accouder
sur les parapets
pour dire des grossièretés
à la mer violée de mazout.
dehors,
strident comme une insulte,
le rire se déclenche
à mon encontre.

ET CETTE PEUR
DE MOI-MÊME
PLUS QUE JAMAIS
ENRACINÉE

l'onagre :

depuis que Marx a zigouillé les prophètes,
les saints tutélaires fuient prières et offrandes
et rêvent d'un statut d'ouvrier spécialisé
— congé payé, primes et défilés commémoratifs.

moi, j'arrive vers vous, ô caravanes,
et dis — essalamou alaykoun —
je suis trotskiste ;
dieu est mort,
je suis chargé d'en colporter
la nouvelle.
nous allons aménager une terre d'asile pour vos corps nus
et pour vos ferveurs sans ornières.
nous allons...
mais le campement est déjà là,
le rire des femmes déchire les tentes ;
j'arrache ma parure de prêcheur :
je me suis en effet promis de rester là
à regarder
les mouches.

L'ARBRE BLANC

ma richesse,
c'est la neige
et sa lumière aurorale.

j'accumule les fruits
d'arbres scellés de blanc
et j'envoie mes oiseaux
ausculter les cimaises.

oiseau,
mon messenger
au creux secret des arbres.

oiseau,
étoile mobile
qui incendie les neiges.

j'attends
— le ciel descend
sur les dents de la ville.

j'attends
— et l'ombre emballe
les maisons engourdies.

★

quand saignera sur nous
le feu coulant
du jour?

je tisonne,
dans l'attente,
les cendres
d'un été mort.

OMBRE TRAQUÉE

soleil protubérant,
comme un ocelle de midi.

l'astre vibre comme tambour,
peau bleue tendue aux horizons.
il vibre, insecte permanent
raclant le ciel de ses élytres.

le soleil frappe :
justesse du trait,
cri des arbres harponnés.

tu es cachée là, quelque part,
devançant les raids de l'astre,
devançant sa main silencieuse
qui porte l'incendie dans les feuilles.

ah, surprendre l'ombre bifurquée,
surprendre ta peau dénudée,
fusion de feux et de gels.

HISTOIRE

régler la parade des squelettes.

refaire les dates à sa guise.

retoucher les biographies.

effacer le précédent.

le patriotisme est un métier.

GÉOGRAPHIE

l'espoir
et son cou longiligne
de bête insatiable.

la promesse
et son savon
qui oint les plaies.

le discours
et son glossaire
de vitamines.

la patience
et ses salles d'attente
encombrées.

la ville se tient immobile
de crainte de brusquer ses ministères
et la quiétude de ses stèles.

(Poèmes extraits de *Pérennes*,
recueil inédit.)